

Petit Jean au Pays de la Magie



L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS.

ALBERT COENE

Petit Jean

au Pays de la Magie



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

1924

Petit Jean

au Pays de la Magie

Dans la Mer Baltique, se trouve une île où demeurent beaucoup de braves gens. Guy Kedin, le bourgmestre de l'un des villages, avait sept enfants. Le plus jeune s'appelait Petit Jean; c'était l'un des élèves les plus zélés de l'école. Il savait calculer comme un charlatan, connaissait l'histoire comme un savant; pourtant, un beau conte l'intéressait davantage.

Personne, dans l'île entière, ne racontait autant de fables et de légendes que lui. Son cerveau était un véritable magasin de toutes sortes d'histoires merveilleuses.

Quand l'été venait, ainsi que les vacances, il pouvait aller loger chez son oncle, dans la montagne. Il avait alors dix ans.

Un vieux berger, nommé Colas, demeurait aussi à la ferme de l'oncle. Et ce vieux bonhomme se rappelait encore plus de contes que notre petit ami. Ensemble, ils menaient paître le troupeau dans les Neuf-Montagnes et, du matin au soir, Petit Jean écoutait le vieux Colas.

A la longue, l'enfant ne parla plus, lui aussi, que de géants et de gnomes, de coupes en or et de souliers de verre, de sacs pleins d'or et de caisses bourrées de diamants; de pages, de princesses, de fiancées blanches comme la neige et d'autres choses aussi captivantes.

Le vieux Colas hochait souvent la tête et, par moments, il avait l'habitude de dire :

— « Petit Jean ! Petit Jean ! Les rois et les princesses habitent des palais ; mais vous, vous devez tâcher de devenir un bon paysan. La bêche et la faux seront votre sceptre et votre couronne ; votre fiancée portera une guirlande de roses et une pauvre robe de coton fanée... »

Mais Petit Jean, n'en croyant rien, voulait toujours aller dans les Montagnes où, suivant les dires de Colas, les nains se cachaient dans des palais de cristal. Il se proposait d'aller leur ravir un de leurs bonnets, afin d'être le maître des biens et de la vie des gnomes, le maître du « Pays de la Magie ».

Une telle destinée lui souriait plus que le métier de paysan.

Colas lui avait annoncé qu'au jour de la Saint-Jean, l'allégresse des nains monterait à l'extrême et qu'il en viendrait en grand nombre sur la terre.

Là-dessus, Petit Jean eut son idée ; quand les jours se firent plus longs, les nuits plus courtes, la Saint-Jean arriva ; ce fut fête partout. Jean s'isola dans les Neuf-Montagnes et, couché sur l'un des plus hauts sommets, il y attendit le soir.

Sur toutes les collines d'alentour, flambaient les feux de la Saint-Jean. Les brasiers éclatants des bergers illuminaient la nuit. Mais le sommet où se trouvait l'enfant restait dans l'obscurité, — car il était trop élevé et personne ne se hasarda jusqu'à lui.

Dans le lointain, douze heures sonnèrent à la tour de l'église du village. En même temps, on entendit comme la musique suave d'un violon sur la montagne. Elle était si belle et si douce que Petit Jean aurait bien pleuré.

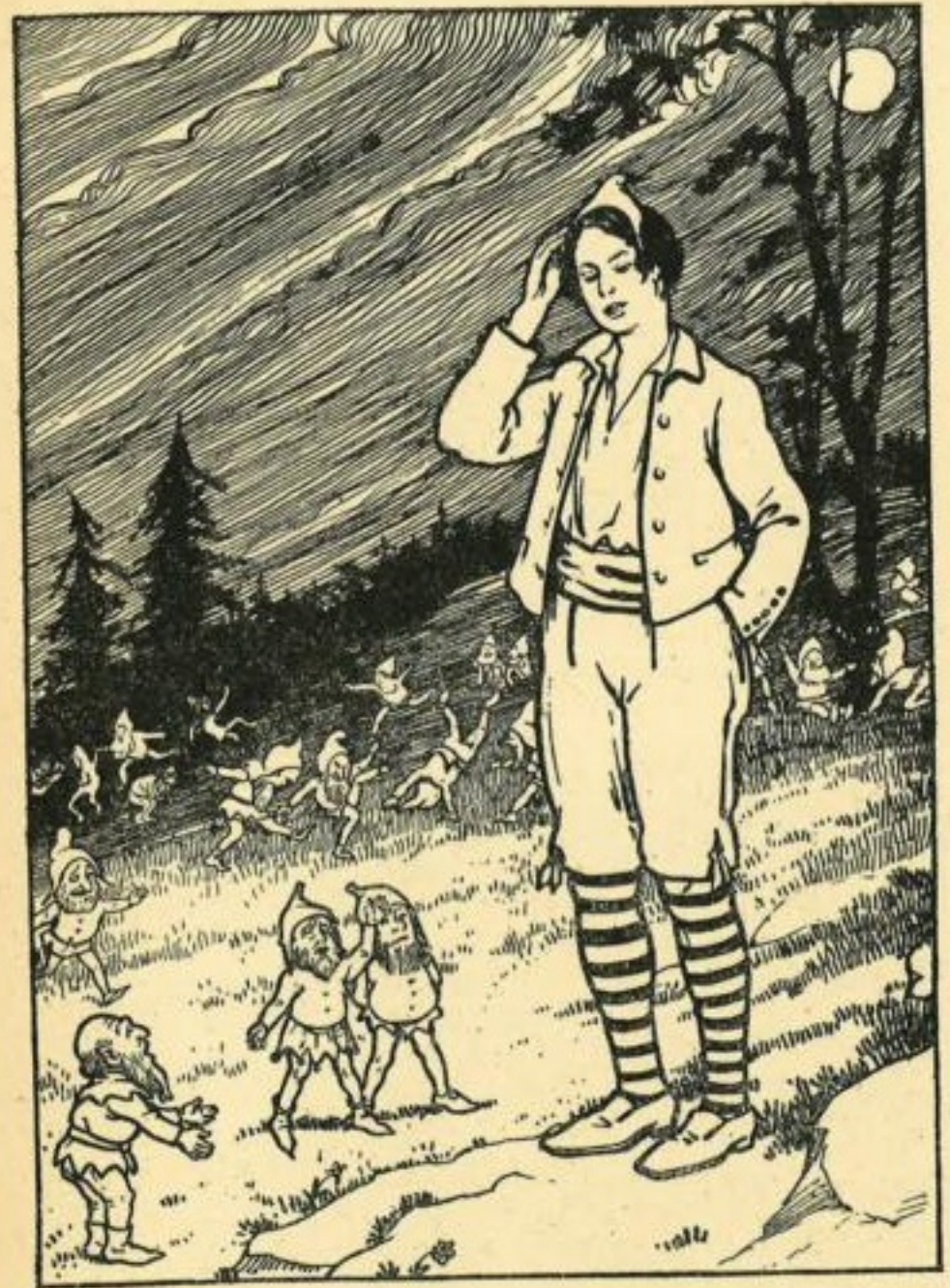
Puis, de tous côtés, il perçut des applaudissements discrets, le bruissement d'êtres invisibles qui dansaient, sautaient et se trémoussaient.

Mais les nains devinrent plus bruyants ; ils piroüettaient, valsaient, sautillaient en ronde, et jetaient leurs bonnets. Chaque fois que ceux-ci montaient, les nains devenaient visibles au clair de lune ; mais on ne les distinguait plus dès qu'ils s'étaient recoiffés.

Ils riaient, babillaient, débitaient des balivernes et des bouffonneries ; enfin, étaient fous de joie.

Petit Jean, tapi, en silence, n'osait remuer ; car Colas lui avait dit que les nains emportaient les enfants dans leurs demeures souterraines et ne les lâchaient plus. Quand, tout à coup, un bonnet lui tomba juste sur le visage.

— « Paf ! s'écria-t-il ; celui-ci, je le tiens ! »



— « Paf ! s'écria-t-il ; celui-ci, je le tiens ! » (p. 4.)

Il se leva et mit le toquet sur sa tête.

Il sentit un nain lui grimper aussitôt le long des jambes pour reprendre le bonnet. Il l'entendit prier et supplier, pleurer, gémir ; mais Petit Jean n'était pas disposé à l'écouter.

— « Non, mon gaillard, dit-il, je ne vous rendrai pas votre toquet. A mon tour, d'aller voir là-dessous ce qui se passe chez vous. Vous serez mon domestique pendant ce temps-là ».

Et Petit Jean découvrit ce qui jusqu'alors lui était resté mystérieux : il vit la joyeuse foule des nains gambadant et beaucoup d'autres choses magnifiques qui avaient, jusqu'à ce moment, échappé à son regard.

Le nain recommença à pleurer et à crier si pitoyablement qu'un frisson glacial parcourut tous les autres nains, qui prêtèrent attention à sa grande infortune.

Mais, Petit Jean, demeurant inflexible, répondit :

— « C'est assez ! ^{##} Je veux visiter avec vous le monde souterrain. Vous êtes mon serviteur : montrez-moi le chemin ».

Jean jeta son vieux chapeau au loin, dans la montagne, affermit son bonnet et commanda au nain de lui apporter à manger et à boire ; car, n'ayant rien pris de toute la journée, il avait fort faim.

Le nain s'envola comme le vent ; en un instant, il fut de retour avec du pain, du lait et de grosses grappes de raisin.

Petit Jean mangea avec appétit ; puis, il observa de nouveau les gnomes qui avaient continué leurs jeux divertissants.

Le bal continua jusqu'à ce que le coq eût chanté pour la troisième fois ; à l'Est, une ligne rose indiqua l'aurore.

Jean remarqua un nain qui circulait avec une sonnette d'argent, en annonçant partout que le temps était écoulé et que chacun devait rentrer chez soi.

Oh ! prodige... La montagne s'ouvrit ; un fauteuil de cristal en surgit et, quand les nains s'y furent assis, il descendit...

Le nain, que Petit Jean avait fait prisonnier, expliqua que le fauteuil apparaissait tant qu'il y avait encore des nains dans les montagnes. Et quand ce fauteuil remonta, Petit Jean s'y installa ; il partit pour le merveilleux pays de la Magie...

II

Sur son siège de cristal, Petit Jean descendit dans les profondeurs des montagnes. Près de lui, pleurant silencieusement, était assis le nain asservi.

Petit Jean sentit venir au-devant de lui la caresse de chaudes senteurs. Il perçut la belle musique d'un violon. Les parois le long desquelles il glissait, étaient garnies de miroirs et de tapis. C'était très doux pour la vue. Enfin, son fauteuil s'arrêta sur la terre ferme ; il en quitta le siège. Son domestique le précéda et l'amena dans une petite chambre tendue de tapis de soie d'un haut prix.

Brillant comme de l'argent, un lit s'y trouvait fait. Petit Jean s'étendit entre les draps aussi blancs que du grésil et dormit bientôt d'un sommeil long et bienheureux.

Quand il s'éveilla, son petit valet se tenait près de lui, avec un éventail, en train de répandre de la fraîcheur et de chasser les mouches.

— « Bonjour, dit Petit Jean. J'ai délicieusement dormi ».

— « Bonjour, jeune seigneur, répondit le nain. Monsieur désire ? »

— « Du chocolat, avec du pain cramique très frais. Après cela, toutes sortes de fruits. Mais, avant tout, je voudrais prendre un bain. »

Petit Jean se leva, mit ses pieds nus dans de petites pantoufles brochées d'or, s'enveloppa d'un manteau de soie pourpre et suivit son serviteur qui le conduisit dans une chambre contiguë, où était préparé un bain tiède d'eau de rose.

Quand il se fut gaiement baigné et lavé, il aperçut sur une chaise des vêtements d'une finesse extraordinaire, un manteau de soie rouge fort large et des souliers de verre ; mais, des souliers ! aussi clairs et aussi beaux que du cristal le plus pur, pour se promener dans les salles et les jardins du palais.

Petit Jean en fut tout ébahi, car il n'avait jamais vu d'aussi riches habits.

Il s'attabla et déjeuna de chocolat et de pain cramique ; ensuite, il mangea des raisins, des cerises et des oranges.

Le jeune garçon éprouva un plaisir très vif ; il avala tout, jusqu'à la dernière miette, se versa encore une tasse et dit :

« C'est ici, sûrement, que Saint Nicolas vient chercher ses friandises ».

Quand il se fut bien rassasié, il regarda autour de lui : sa chambre, toute ornée de tapis précieux, était éclairée par un diamant aussi gros qu'une tête de chou...

Cette pièce communiquait par une petite porte avec une autre, qui contenait beaucoup de bijoux et de statuettes en or. Sur les tables, on remarquait des livres d'images et, aux murailles, des tableaux si étranges qu'on croyait y voir briller le soleil. Petit Jean examina ces beautés pendant toute la matinée et l'heure de midi fut vite là. La sonnette tinta et son domestique vint lui demander s'il désirait manger avec tout le monde dans la grande salle ou bien en particulier, dans la chambre.

Mais Petit Jean voulait faire connaissance avec chacun ; aussi, répondit-il qu'il se placerait à table avec les autres, dans le réfectoire.

Le gnome s'inclina, pria Petit Jean de le suivre dans une vaste salle à manger où il n'y avait encore personne en ce moment.

— « Où est donc la compagnie ? demanda notre marmot. Je ne rencontre personne. »

Il n'avait pas fini de parler que les murs s'entr'ouvraient en pivotant sur eux-mêmes et une multitude de nains, de naines entra, faisant devant Petit Jean une profonde révérence.

Les parquets se fendirent et de nombreux plats surgirent, chargés des mets les plus odoriférants.

Il s'en exhalait une odeur exquise comme dans les restaurants les plus chics.

Les chaises se glissèrent d'elles-mêmes près des tables et chacun prit place.

Le chef des nains apparut le dernier et, lui aussi, s'inclina devant Petit Jean ; il l'invita à s'asseoir entre deux jeunes filles, ce qui flatta beaucoup notre bonhomme.

Ce fut vraiment un brillant dîner. Au surplus, la gaité en fut extraordinaire ; car les gnomes sont des hôtes amusants qui aiment beaucoup à caqueter et à babiller. De tous côtés, retentit de la musique et Petit Jean ne pouvait soupçonner d'où elle venait.

Il regarda partout, alentour ; enfin, son domestique lui apprit que cette jolie musique sortait de la poitrine des nains, qui ne s'arrêtaient pas de chanter.



— « Des oiseaux d'or artificiels volaient au-dessus d'eux... » (p. 10.)

Des oiseaux d'or artificiels volaient au-dessus d'eux, faisaient entendre des sons aussi mélodieux que ceux des rossignols sur la terre. Mais ce n'était pourtant pas des rossignols.

Les nains étaient servis par des enfants qu'ils avaient surpris endormis dans les montagnes et emportés dans leur pays de la Magie. Ils gardaient très longtemps prisonniers ces innocents qui ne pouvaient pas s'évader.

Petits garçons et petites filles étaient habillés de vêtements blancs comme neige. Ils portaient un bonnet bleu et une ceinture d'argent.

On dina deux heures durant. Quand chacun se fut bien rassasié, la sonnette fut agitée de nouveau; tables et chaises se déplacèrent, disparurent, de même que les assiettes, les plats et toute la vaisselle.

Aussitôt, la danse commença, car les nains sont fous de musique et de danse. Ils tournoyaient, se saluaient sans ralentir. Petit Jean se laissa entraîner, passa comme un rêve, les deux heures qui suivirent.

On valsait ainsi chaque après-midi. Petit Jean s'amusa tant, qu'il devait se rappeler, plus tard, ce bal, jusque dans ses vieux jours : les danses des nains, leur musique, le chant des oiseaux éblouissants, dans les arbres aux fleurs d'argent... et les tintinnabulantes clochettes des bonnets.

La séance finie, l'harmonie se tut dans la grande salle de fêtes et chacun alla dans sa chambre se reposer, en attendant le repas et les jeux du soir.

Quand les étoiles eurent brillé par les fentes de la montagne, les nains montèrent sur la terre et dansèrent sur l'herbe molle jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les semaines s'écoulèrent. Petit Jean eut tant affaire à manger et s'amuser qu'il n'alla plus que de sa chambre à la salle à manger, et vice-versa.

Plus tard, il fit de longues promenades durant lesquelles son petit domestique l'accompagnait, en lui montrant tout ce qui lui était inconnu.

Il pouvait à présent errer par les chemins, les prairies, les collines, sur les lacs et dans les îles. Il passa à travers des champs de fleurs, de majestueuses forêts où se dressaient des arbres de toutes espèces, où croissaient des plantes somptueuses et où chantaient les plus beaux des oiseaux. Tout y était clarté et féerie, bien qu'il n'y eût pas de soleil. Il régnait là une douce chaleur, jamais excessive.

Ce qui frappa le plus Petit Jean, ce fut la variété des fruits qui poussaient sur les arbres avec la plus grande fantaisie. Des raisins mûrissaient sur des chênes, des cerises sur des catalpas, des noix sur



— Plus tard, il fit de longues promenades... (p. 10.)

des poiriers, des poires sur des pommiers et ainsi de suite. Tout cela s'enchevêtrait sauvagement. Il admira sur le même arbre des bourgeons, des fleurs et des fruits. C'était un perpétuel renouveau, un printemps éternel, une extravagante luxuriance de végétation.

Un jour, il arriva devant un lac qui avait des eaux d'une lumière fluide multicolore, sur lesquelles glissaient, comme des cygnes, de petits bateaux, s'entre-mêlant, filant l'un après l'autre, poussés par une force invisible.

Personne ne savait comment tout cela était mis en marche. Petit Jean passa, dans ce pays, des jours et des nuits. Il ne pensait plus au monde réel, ni à ses parents, ni à ses frères et sœurs. Il avait oublié le berger Colas, l'instituteur et l'école. Il vivait au Pays de Cocagne où les jours s'évanouissent, heureux et tranquilles.

Des mois s'étaient écoulés aussi rapidement qu'une semaine. Certain jour, Petit Jean vit disparaître, par une fente d'une muraille, une silhouette d'un blanc de neige. Il demanda à son valet s'il y avait encore d'autres personnes que les domestiques, habillées de blanc.

« Oui, dit le nain. Mais ces personnes sont peu nombreuses et ne mangent, ni ne dansent jamais avec les compagnons. Néanmoins, une fois par an, à la fête du grand roi de la Montagne, qui demeure à des heures d'ici, elles participent aux danses et aux amusements : ce sont de petits hommes blancs qui sont très vieux. On ne connaît même plus l'âge de beaucoup ; on leur suppose plus de mille ans et on les appelle des sages. Ces vieillards connaissent tous les secrets de la nature et instruisent tous ceux qui habitent ici-dessous. »

— « Alors je pourrai aussi suivre leurs leçons ? demanda le garçon.

— « Evidemment. Chacun, ici, en profite... excepté Monsieur. »

Le lendemain matin, le domestique conduisit Petit Jean à l'école. Ecolier studieux, on le sait ; il tira beaucoup de profits de l'enseignement des gnomes. Il n'y réapprit pas seulement à compter, à écrire, à lire ; mais parcourut avec admiration l'histoire du royaume des nains.

Ainsi une année s'éteignait après l'autre. La vie était une suite ininterrompue de jours sereins et la chaîne s'en déroulait si vite que Petit Jean ne remarqua pas une seule fois qu'avec le temps, il avait grandi. De tous ses compagnons de jeux, il préférait la petite Lise, une fillette de son village, la fille du maître d'école.

Lisette n'avait que quatre ans quand, un jour, étant allée jouer dans la montagne, elle s'y était endormie et, le lendemain matin, elle s'était éveillée dans le royaume des nains. Petit Jean avait jadis appris

sa disparition ; mais il ne s'était pourtant jamais douté qu'il devrait, plus tard, la retrouver ; et, justement, au Pays de la Magie.

Ce n'était pas seulement parce que la petite Lisette était de sa bourgade qu'il la chérissait ; mais surtout parce qu'elle était si gentille, toujours avenante et de bonne humeur, — et bien certainement la plus belle enfant qu'il eût jamais vue. Personne n'avait de plus jolis yeux qu'elle. Sa chevelure blonde bouclait jusqu'à ses tempes et un fin sourire se jouait sans cesse sur sa bouche rouge-cerise.

Petit Jean avait dix-huit ans. Lisette était d'une couple d'années plus jeune. Leur plus grand plaisir était de faire ensemble de longues promenades. Petit Jean connaissait mieux qu'elle tous les chemins et les plus beaux endroits de la forêt. Bras dessus, bras dessous ils parcouraient les champs de fleurs ; ils parlaient de « leur jeune temps », de leurs parents et de leur jolie église.

Alors Lisette en venait à soupirer et s'attristait. Deux larmes coulaient sur ses joues de pêche et elle disait :

— « Quand pourrai-je donc remonter vers la terre, revoir des hommes et embrasser mes parents ? ~~///~~ Quand pourrai-je de nouveau contempler le soleil, et la lune et les étoiles d'or, la nuit, dans le ciel bleu ! »

Un soir qu'ils étaient en promenade, ils arrivèrent devant une fissure de la Montagne, par laquelle ils virent des étoiles. — Lisette retint Jean et murmura :

« Ecoute, mon ami. Mais écoute donc ! »

Petit Jean écouta et entendit le rossignol qui chantait, dans la nuit printanière. Depuis des années, ils n'avaient plus ouï cette merveille. Tous deux pâlirent et eurent un frisson. Lisette se jeta au cou du jeune homme et pleura des larmes amères, abondamment.

— « Petit Jean, reprit-elle, tout ici dessous est superbe ; les nains sont très affables et très bons pour moi. Je n'ai jamais eu à me plaindre d'eux. Mais je rêve chaque nuit, à mon père, à ma mère, aux fleurs de notre jardin. Ne pourrais-tu donc pas nous tirer d'ici, mon ami ? »

Au chant du rossignol, un grand désir enflamma le cœur de Petit Jean. Il aspira vers la lumière réelle, — au soleil de son village natal.

Lui, certes, il pourrait partir quand il le voudrait. Il était son seigneur et maître. Mais, Lisette ?

Quand il lui eut communiqué ses appréhensions, la fillette prit peur. N'avait-elle pas été faite prisonnière ? N'était-elle pas sous l'empire des gnomes ? Elle devrait les servir jusqu'à sa cinquantième année, selon

la loi. Cinquante ans! Elle serait vieille, alors; peut-être grise.

Et qui sait si elle trouverait encore quelqu'un en vie, de sa famille et de ses connaissances? — Et quel âge Petit Jean lui même aurait-il, alors?

Elle voulait immédiatement partir et ne plus attendre durant trente-quatre ans.

— « Petit Jean, implora-t-elle, prends-moi avec toi. Je ne veux pas dessécher ici. Je veux retourner là-haut, où sont nos ciels ensoleillés et nos grands vents. Ici, je mourrais Petit Jean; plus jamais, je ne te reverrais ».

Ce désespoir toucha profondément le jeune homme, qui fut comme frappé de mutisme. Ce que Lisette disait était la pure vérité. Trente-quatre ans, c'était long et il sentait qu'il ne pourrait plus vivre sans elle.

« Lisette, répondit-il, tranquillise-toi. Je ne m'en irai pas d'ici sans toi. ».

Toute la nuit, il bâtit des projets; mais dut les rejeter tous, l'un après l'autre, — excepté un seul qu'il garda pour le lendemain matin.

De très bonne heure, il appela son domestique et lui commanda de faire venir les six guides les plus distingués parmi les nains.

Quelques instants plus tard, ceux-ci se trouvèrent devant le jeune homme.

« Mes amis, dit-il, vous savez que je ne suis pas ici, comme prisonnier; mais que j'ai des droits de maître. Depuis dix ans, je demeure ici, sans avoir jamais eu le moindre motif de me plaindre. Vous avez été envers moi probes, doux et bienveillants. Malgré mon intrusion, vous m'avez toujours respecté, aimé; et je dois hautement reconnaître que vous êtes un peuple chevaleresque. Tous, vous possédez un bon cœur; en toutes circonstances, vous savez vous comporter en gens courtois. Néanmoins, pour la première fois, j'ai une prière à vous adresser. Certaines lois vous permettent d'emmener les enfants des hommes en captivité dans votre pays et ils sont alors obligés de vous servir. Je n'ai pas l'intention de critiquer ces lois. Parmi vos prisonniers, se trouve une jeune fille de mon village, une jeune fille que j'aime. Je veux retourner avec elle dans mon pays, où rien n'est artificiel, où tout est naturel et suivant les règles, — où le soleil luit et où la charrue remue la terre ».

Petit Jean parlait d'un ton décidé. Les nains l'avaient d'abord



— « Ce jour-là, les nains suèrent, surtout pour extraire l'or de la mine. » (p. 19.)

regardé ; puis, ils avaient baissé les yeux. Indécis et balbutiant, le plus vieux d'entre eux lui répondit :

« Hélas ! Seigneur, nous ne pouvons pas vous accorder ce que vous demandez. Nos lois sont formelles sur ce point. Un domestique ne peut jamais partir avant le temps fixé ».

— « Ces lois feront exception pour nous », dit Petit Jean.

— « Jamais, Seigneur. Demandez-nous tout ce qu'il vous plaira et nous vous serons dévoués ; car nous tenons beaucoup à vous et vous vénérons. Mais nous ne pouvons pas rendre la liberté à Lisette ».

— « Vous la lui rendrez, cria Petit Jean courroucé, en frappant du pied le sol avec une force telle qu'il brisa ses souliers de verre.

— « Impossible, Seigneur ».

— « Bon, je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir. »

Le lendemain matin, il remarqua immédiatement à leurs visages impassibles qu'il n'y avait rien de changé.

— « Qu'avez-vous décidé ? leur cria-t-il du plus loin qu'il les vit. Est-ce oui ou non ? ».

— « C'est non, répondirent-ils tous les six.

Le jeune homme chercha alors en cachette à s'évader avec Lisette. Mais toutes ses tentatives échouèrent. Cela le rendit hargneux ; il commença à haïr les nains. Il ne voulut plus être aux heures des repas en leur compagnie et encore moins, assister à leurs bals. Il vivait solitaire dans sa chambre, très triste. Un soir, il alla prendre l'air et comme il était soucieux, il buta contre une des pierres du chemin. Il la ramassa ; furieux, il la jeta contre un arbre ; mais ne voilà-t-il pas que la pierre se brisant en deux, il s'en échappa un gros crapaud. Petit Jean fourra la bête dans sa poche et dit, triomphant :

— « Maintenant, ils laisseront bien partir Lisette ! »

Il demanda à son domestique de vouloir lui procurer tout de suite une boîte en argent, y mit le crapaud comme si c'eût été un fameux bijou.

Il se rappela ce que Colas lui avait expliqué, un jour : l'aversion que les nains ressentaient pour les crapauds.

La vue d'une de ces bêtes leur causait les plus épouvantables tortures.

— « Grâce à un crapaud, disait Colas, on peut les contraindre à n'importe quoi ».

Il mit la boîte sous son bras et alla se promener. Chemin faisant, il rencontra deux nains. Aussitôt qu'il fut près d'eux, ceux-ci tombèrent par terre, gémissant et se tordant les mains.



— « Petit Jean revit sa petite mère... » (p. 19.)

Jean savait à présent que Colas avait dit la vérité. A l'aide de son crapaud, il était sûr d'obtenir obéissance complète.

Le lendemain matin, il convoqua, dans sa chambre, avec leurs femmes, les six chefs les plus importants et leur reprocha, sur un ton irrité, leur égoïsme et leur ingratitude.

— « Après dix ans de séjour, je ne vous ai demandé qu'une seule fois une faveur, moi qui aurais pu, si souvent, vous épuiser de travail comme des chiens au manège. Et la seule fois que je vous demande quelque chose, vous me le refusez. Voulez-vous, oui ou non, me donner satisfaction ? »

— « Nous ne le pouvons, Seigneur ».

— « Vous avez encore une minute de réflexion. Si c'est toujours non, il arrivera des choses épouvantables ».

Ils ne réfléchirent pas longtemps. Après tout, que pourrait contre eux cet enfant des hommes ? Très vite, et d'une seule voix, ils répondirent :

— Non.

De plus, ils se mirent à rire. Ils riaient de l'impuissance de Petit Jean. Celui-ci courut dehors où la boîte en argent était enfouie profondément sous un buisson ; il rentra avec elle.

Il eut à peine un pied dans la chambre que tous les nains tombèrent par terre, frappés d'épouvante et de souffrance ; ils se tordirent affreusement et crièrent :

— « Grâce, Seigneur !... Grâce ! Nous savons à présent que vous possédez un crapaud et nous devons vous obéir. Jetez cette horrible bête et nous vous accorderons tout ce que vous désirez.

Pour leur faire expier encore un peu leur insensibilité, il tint, pendant quelques instants, le crapaud en main ; puis, l'éloigna de leurs regards. Et la souffrance des nains cessa aussitôt.

Petit Jean renvoya les femmes et fournit ses ordres aux six chefs.

— « A minuit, dit-il, Lisette et moi, nous partirons. Vous remplirez, pour mon départ, trois chariots d'or, d'argent et de pierreries. Dans deux autres chariots, vous chargerez tout ce qu'il y a dans mes appartements. Vous tiendrez prête pour nous la plus belle voiture que vous possédez et vous y attellerez six superbes coursiers noirs. Vous libérerez tous les serviteurs qui ont plus de vingt ans et vous leur remettrez assez d'or pour qu'ils ne doivent plus végéter le restant de leur vie. Après, vous décréterez une loi en vertu de laquelle vous ne garderez plus vos prisonniers en servitude ayant au-delà de vingt ans. »

Les six chefs promirent tout ce que Petit Jean exigea ; puis ils saluèrent. Alors, Petit Jean enterra profondément le crapaud dans le sol.

Ensuite, chacun fut immédiatement à l'ouvrage pour exécuter les commandements de Jean. Ce jour-là, les nains suèrent, surtout pour extraire l'or de la mine.

Sur le coup de minuit, tout fut prêt ; l'heure du départ était arrivée. Lisette et Petit Jean s'assirent sur le fauteuil de verre et furent portés à la surface de la terre.

La montagne s'ouvrit. Les rayons de la lune les éclairèrent de nouveau, comme jadis.

Petit Jean adressa aux nains un dernier adieu, fit trois fois signe du bonnet qu'il rendit à son domestique ; celui-ci lui baisa les mains avec reconnaissance.

Petit Jean ferma ensuite les yeux ; quand il les rouvrit, il ne vit plus aucun nain.

Mais il aperçut la Montagne plantée d'arbres et d'arbustes. Il sentit le vent frais et entendit dans le lointain la cloche sonner une heure du matin à la tour du village.

Il était quatre heures quand ils y parvinrent. Ils pensaient surprendre tout le monde ; mais quel ne fut pas leur étonnement de voir les rues pleines de gens. Tous les visages connus, mais très vieillis, souriaient à Petit Jean.

Peu de temps après leur arrivée au village, d'invisibles musiciens avaient réveillé les habitants par des sonneries de clairon. Tous les villageois étaient sautés de leur lit, avaient couru à la rue.

Petit Jean revit sa petite mère et son vieux père, ses frères et ses sœurs.

Le vieil instituteur étant venu aussi, Lisette le trouva fortement vieilli, elle le reconnut quand même et se précipita dans ses bras en pleurant.

Le vieillard fut fort surpris et embrassa avec grande émotion son enfant depuis si longtemps disparue.

Petit Jean se fit connaître à son tour. Il était devenu grand et vigoureux. Ses parents l'accueillirent avec des transports de joie.

Puis, il parla du Pays de la Magie. Tous ses récits étaient si étranges et si nouveaux qu'on ne les aurait pas crus si les chariots avec les trésors n'avaient été là.

Le joyeux retour fit de ce jour une solennité. Personne ne

travailla. L'instituteur offrit congé à la jeunesse et se livra tout entier à son allégresse. Les enfants écoutèrent Petit Jean; les grandes personnes se partagèrent les nombreux et précieux cadeaux.

Lisette et Petit Jean furent fiancés, quelques semaines plus tard, ils se marièrent.

Et cette nuit-là, ô prodige ! les gnomes firent surgir un arc de triomphe devant la porte des mariés ; les fleurs présentées furent toutes changées en véritables diamants.

Le jeune couple, qui s'était rencontré au Pays de la Magie, vécut sur terre comme dans un nouveau pays de merveilles ; car l'amour leur était un soutien fleuri de roses.

Autour d'eux, il n'y avait plus de misères ; mais chacun s'efforçait de rendre sa vie meilleure et plus belle, à l'exemple des deux enfants heureux qui avaient été honnêtes et si généreux.

